

Ce journal paraît tous les vendredis de l'année universitaire (novembre à mai) — les vacances exceptées :: :: ::

L'ÉTUDIANT

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION LAVAL.
Rédigé en collaboration Universitaire

Les marchands qui tiennent à la clientèle des Étudiants feraient bien d'annoncer dans notre journal. C'est le plus sûr moyen de les atteindre.

2ème ANNÉE — No 18

MONTRÉAL : 28 MARS 1913

Abonnement : \$1.00 — 5 sous le No

1895 - 1913

Un journal publié par les étudiants en 1895

Un correspondant vient de nous faire parvenir la collection très intéressante du "Journal des Étudiants", que publiaient en collaboration les étudiants de l'Université Laval à l'automne de 1895.

C'était le 8 octobre. L'Université venait d'entrer dans des meubles tout neufs, dans cet édifice de la rue Saint-Denis, "réalisation complète, presque inespérée de rêves qui semblaient être tombés au rang d'illusions". Les carabins avaient voulu faire quelque chose eux aussi. L'enthousiasme les dévorait, nous venons de le voir par ces deux lignes que nous avons citées plus haut; le journal était fondé.

Hebdomadaire, huit pages, même format que celui d'aujourd'hui—nous avons hérité de la forme sans le savoir—il avait fort bon air, le "Journal des Étudiants".

x x x

Arrêtons-nous quelques instants sur ces feuilles qui jaunissent déjà, et saluons ces louables efforts de nos pionniers.

Chaque semaine, en trois colonnes, un grave chroniqueur publiait des notes sur le Code Civil.—ne tremblez pas, mes vieux copains d'aujourd'hui! Sous le pseudonyme de "Lex", M. Philémon Cousineau, donnait ainsi à ses camarades des renseignements, que ceux-ci trouvaient très utiles.

De même pour la Procédure Civile, et de temps à autre, la rédaction répondait à des questions sur des points de droit.

Les Étudiants en Médecine n'avaient pas crainte de prendre leur large part de collaboration. Non seulement, ils fournissaient le directeur du journal, mais toutes les semaines, un futur docteur venait donner ses impressions sur les agréments du rhume de cerveau,—ce mal terrible que les savants n'ont pu combattre autrement qu'en l'appelant "coryza"—les diverses méthodes en usage pour sauver un bonhomme qui se noie dans la rivière, ou même dans un verre d'eau. Ils sont charmants à lire, ces propos de docteur.

Mtre Jacques Hermil, chausse aujourd'hui les bottes de "J'man Moq", le très fin chroniqueur d'autrefois.

Gustave Conte, Edouard F. Surveyer, Louvigny de Montigny, Jules Leclair, étaient les collaborateurs réguliers.

Le journal de 1895 avait le même but que le journal d'aujourd'hui; grouper les étudiants autour de leur drapeau universitaire, et former quelques bonnes plumes.

Il semblerait qu'on ne se soit pas trompé. Les rédacteurs d'autrefois ne doivent pas regretter leur travail.

x x x

Les ennuis du journalisme universitaire sont toujours les mêmes. Les journaux nous apprennent que nos excellents amis de McGill viennent de clore l'année par un fort déficit, dû pour une bonne part aux frais de publication de leur journal universitaire. Nous soumettons le cas aux gens du "Pays", les aviseurs attitrés des étudiants.

Nos prédécesseurs avaient beaucoup d'adversaires. En tout premier lieu, ce fameux esprit "de faculté", qui nous divise si bien aujourd'hui. Très souvent nous lisons cette note de la rédaction:

"Nous tenons à faire remarquer que le "Journal des Étudiants", n'est pas l'organe de la Faculté de Droit, mais l'organe de "tous les Étudiants".

On se penserait en 1913, ma foi!

Il y eut de vives polémiques parfois. "La Presse" écopa; sa réputation était en ce temps-là la même qu'aujourd'hui.

"La Vérité", de Québec, voulut donner des coups de baguettes; elle fut payée de la même monnaie.

Nos aînés ont eu leur parlote comme nous. Le Parlement Modèle siégeait, avec sembler-t-il, plus de dignité, plus de sérieux. On ne s'occupait pas de singer bêtement Ottawa ou Québec; on y discutait des sujets "libres". Et c'était tant mieux.

Les collaboratrices avaient elle aussi une place toute marquée; elles ne dédaignaient pas la controverse. Un collaborateur de chez nous, a soulevé, on s'en souvient les protestations de nos lectrices, qui ont été trouvées en même temps, de vaillantes poétesses. Plus ça change dans la vie, plus c'est la même chose.

Nos anciens avaient dans leur journal quelque chose que nous n'avons pas: des portraits et des textes. Il faut voir, par exemple, les mines guerrières des orateurs du Parlement Modèle; Alban Germain, alors étudiant en droit, vous avait, dans le temps une de ces barbes qu'eût enviées Michel-Ange pour son Moïse.

Que les temps sont changés! Le port de la barbe, mode bien française, disparaît. Nous nous américanisons. La promotion de 1896, E.E.D., est remarquable de gravité, et de sérieux, pas un imberbe. Ils soignaient le futur client, nos anciens, et, ma foi, ils n'avaient pas tort.

x x x

Dans la collection du "Journal des Étudiants", il y a des morceaux de valeur. Nous en publions prochainement.

Paul l'HERMITE.

LA TOSCA

DRAME EN 5 ACTES PAR V. SARDOU

Jamais depuis Shakespeare, je crois, on ne vit pareil le hécatonbe. La scène se trouve subitement transformée, avec ce mélodrame, en un vaste abattoir où les cadavres s'entassent, où le sang gicle et coule en nappes abondantes. La vue de toutes ces bêtes infâmes ou malfaisantes qu'on éventre, provoque une impression d'affolement ou d'angoisse physique, quand elle ne fait pas éclater un gros rire épais de bourgeois peu crédule, qui n'ignore pas que Scarpia se fait chouriner avec le manche du couteau, que Mario se barbouille tranquillement les tempes avec un grimage odorant pour donner l'illusion de plaies sanguinolentes et que la Tosca, au dernier acte, se précipite d'une hauteur fabuleuse de deux pieds sur un matelas copieusement rembourré.

Vous vous rappelez la terrifiante idylle de ce peintre, jacobin et de cette ensorcelante cantatrice.

Je la résumerai, aussi laconiquement que possible, pour rendre ma chronique intelligible à tous les braves gens que ces spectacles effraient et qui—par hasard—s'avisaient de jeter un oeil bienveillant sur ces lignes... Je m'excuse auprès des autres lecteurs...

L'action se passe à Rome, en 1800.

Mario Cavaradossi exécute une fresque dans l'église Saint-Andréa. Le sacristain vient de sortir pour aller faire la sieste. Le temple est désert. Soudain, d'une chapelle latérale, sort un homme hagard et dépeigné qui vient s'affaîser aux pieds du peintre. Mario comprend tout de suite qu'il se meurt de faim. Il lui sert en conséquence un croûton—auquel l'autre ne touche pas—et un globe et de vin. Réconforté par le breuvage, l'inquiétant personnage va nous raconter sa terrible histoire. Ça va être un peu long, mais nous ne sommes pas pressés. Les verrous sont poussés. Tout est cal-

PAR MINISTÈRE D'HUISSIER

Je soussigné, poète, agissant comme huissier, A la requête de Sieur Printemps, Tapissier — Décorateur, marchand de fleurs et de verdure, Et Fournisseur de Sa Majesté La Nature,

Ai fait commandement au Sieur Hiver d'avoir A nous céder la place et laisser tout pouvoir D'élire domicile en ce pays de France Où venons rapporter la joie et l'espérance.

Et d'abord, invoquons à l'appui de nos droits, Les doléances des campagnes et des bois Où le dit a causé des griefs préjudicés Par neiges, vents, frimas et maints autres sévices, Dépouillant sans pitié les arbres, desséchant Les fleurs et les gazons de son souffle méchant, Et chassant de leurs nids nos pauvres locataires, Tous gers d'humeur paisible et de mœurs sédentaires, Qui nous payaient loyer sous forme de chansons Et qu'il a fait s'enfuir vers d'autres horizons.

Attestons qu'en ce jour, époque consacrée A notre avènement et joyeuse rentrée, Avons trouvé partout le ciel clos et fermé, Et que par le mauvais vouloir de l'Intimé, Vu le tarif indu de ses températures, N'avons pu notamment faire nos fournitures Ordinaires à nos clients les marronniers De qui depuis longtemps les bourgeois prisonniers N'attendaient qu'un signal du soleil pour éclore.

Pour toutes ces raisons, et pour d'autres encore, Réitérons au Sieur Hiver de déguerpir. Vider incontinent la place et s'établir Comme sied, es pays où fleurissent les rhumes, Emmenant avec lui sa séquelle de brume, Là-bas, vers l'Est, ou bien là-bas, chez les Anglais.

A défaut par le dit, dans les plus brefs délais, D'obtempérer à nos requêtes légitimes, Ordonnons et mandons par les présentes rimes A Messieurs de l'Observatoire de prêter, Si besoin est, main forte, et faire respecter La loi de l'Almanach en sa teneur exacte. Sous réserves de fait comme de droit.

— Dont acte —
Armand MASSON.

me. Ce revenant en profite pour souffler un peu et nous faire voir qu'il y a des êtres qui n'ont vraiment pas de veine. Césaire Angelotti—c'est son nom—en est un de ceux-là. Condamné à être exécuté, il vient de s'évader du château Saint-Ange, grâce à sa soeur, la marquise Attavanti qui a caché pour lui, dans la chapelle où il vient de passer la nuit, des frusques qui pourront lui servir de déguisement. Mario est un bon libéral, généreux et expansif. Ces aventures malheureuses le remuent profondément et pour ne pas demeurer en reste de politesse avec ce singulier patriote, il se déboutonne lui aussi et met à nu sa vie et son cœur. A la fin ils tombent dans les bras l'un de l'autre et Cavaradossi que la chaleur rend magnanime propose à Césaire de le cacher dans sa villa, aux environs de Rome, pour lui permettre de dépister les limiers qui seront bientôt à ses trousses.

C'est très amusant cette rencontre de deux inconnus qui se font des confidences mutuelles et dont l'un joue sa vie au profit de l'autre avec un si admirable désintéressement!

Pendant que Césaire se fait la barbe et passe un jupon de femme, Floria Tosca, la fameuse cantatrice dont Mario "se toqua", frappe à la porte de la chapelle. Celui-ci court lui ouvrir, mais comme elle a entendu des chuchotements, elle fait une scène de jalousie à son amant, s'imaginant qu'il "madrigeait" avec une dame. Reconnaisant dans la Madeleine qu'il est entrain de peindre les tresses blondes et à prunelle d'azur de la belle marquise Attavanti, elle est persuadée que c'est avec elle qu'il causait. Mario lui ferme la bouche avec un baiser. Il se garde bien de lui confier son secret, car elle est royaliste et pourrait bien gâter la sauce. Leurs épanchements affectueux sont interrompus par la soubrette de Floria qui apporte un billet lui annonçant que, pour cé-

lébrer la défaite des Français à Marengo, annoncée par Mélas à Marie-Caroline, elle devra chanter le soir même, chez la reine, une cantate improvisée à cet effet par le fameux Paisiello. Il n'y a pas à regimber. Elle doit se rendre sur le champ à la répétition.

Un coup de canon. L'évasion d'Angelotti est découverte.

Le forçat déguisé en dévot se faufile dehors suivi de Mario qui l'entraîne dans sa propriété suburbaine.

Il était plus que temps. Servient le baron Scarpia le préfet de police, avec son escorte de sbires. On fouille l'église. Néant. On interroge le sacristain et on finit par ramasser un éventail portant la couronne des Attavanti. Le terrible mouchard qu'est Scarpia part de cet indice pour conclure que Césaire a été sauvé par Mario qui le cache. Avec cet instrument de coquetterie, il pourra faire parler la Tosca en allumant sa jalouxie. Quelqu'un disait: "Voilà une chapelle dans laquelle il vient de se passer bien des choses très profanes: scènes politiques, scènes amoureuses, scènes policières". L'auteur a su ne rien négliger des plaisanteries faciles ou indécentes qui pouvaient réjouir les esprits forts ou les âmes chastes du grand et du demi-monde.

Au deuxième acte, nous tombons au milieu d'une fête donnée par la reine, au palais Farnèse.

Scarpia profite d'un moment où les courtisans prennent le frais sur la terrasse pour venir insidieusement inquiéter la Tosca par la trouvaille qu'il a faite. La cantatrice reconnaît sur l'éventail, le chiffre de la marquise. Plus de doute. Son amant la trompe avec cette femme. Ils doivent même être en train de souper en tête-à-tête galant. Elle veut courir les surprendre. Scarpia la

(Suite à la 2ème page)

LA TOSCA

(Suite de la première page)

retient. Elle doit d'abord chanter. Ce retard apporté à sa vengeance l'exaspère. Au moment même où le maestro lève son archet pour le prélude de la cantate, Marie-Caroline, reçoit une nouvelle dépêche qui lui annonce, cette fois, la défaite de Mélas. Consternation générale. La Tosca en profite pour s'élançer chez Mario. Les sbires la filent prestement.

An troisième acte, nous sommes dans la villa à Cavaradosi.

Mario a caché son nouvel ami au fond d'un puits secret. Pour dissiper les soupçons de sa maîtresse, foie de jalousie, il lui dit la vérité.

La police qui s'était jetée sur les traces de la chanteuse envahit la maison.

Les argousins scrutent les jardins et toutes les pièces, sans résultat. Mais Scarpia—qui craint d'être dégonné s'il ne réussit—ne se laisse pas déconcerter. De même qu'il s'est servi de la maîtresse de Mario pour découvrir la villa, il s'en servira pour mettre le grappin sur le prisonnier.—Suit une scène révoltante de barbarie.—Scarpia-Tibère va soumettre Mario à la question et c'est elle, la Tosca, qui criera les réponses pour abrégé les souffrances horribles de son amant. On fait passer le prisonnier dans la chambre voisine pour l'interroger "selon la forme ordinaire". On le coiffe d'une couronne d'acier à trois dents qui s'enfoncent dans les tempes et dans la nuque. Chaque fois que l'aveu se dérobe, une main serre la vis et les crocs pénètrent dans le crâne.

C'est joliment trouvé cette machine diabolique. Ce qui est non moins original comme cynisme, c'est cette opposition de la torture physique de l'homme et de la torture morale de la femme sous les yeux inexorables du bourreau qui leur inflige ce supplice flegmatiquement.

La Tosca se traîne suppliante et la voix douce de Mario l'engage à se taire. Scarpia ordonne à ses acolytes "l'insister". Un cri d'angoisse s'échappe de la chambre infernale. La malheureuse se tord dans une crise éponantable et pour sauver la vie du supplicié, elle lâche son secret : "Le puits!"

Angelotti, se voyant découvert, avale le poison que contenait le chaton de sa bague.

Et d'un!

La "pantomime féroce" se continue.

Mario reparait les temps étoilées de sang. Scarpia furieux de voir qu'il n'a fait prisonnier qu'un cadavre, mugit : "Enlevez le tout! le mort pour le fumier, le vivant pour la potence!"

La Tosca s'évanouit...

Au quatrième acte, Scarpia achève de souper, dans sa chambre du château Saint-Ange. Bien reçu, satisfait de lui, il fait amener la Tosca. Elle l'agacé d'injures et d'imprécations. Au lieu de l'irriter, cela l'échauffe. Et d'atroce qu'il était, il devient inhumain et affreusement sadique. Il propose à la Floria—avec des raffinements monstrueux—un marché dégoûtant pour sauver Mario. La Tosca fait mine de pactiser avec lui. Il ordonne alors au capitaine de prendre soin de Mario et de charger lui-même les fusils, à poudre, pour un simulacre d'exécution...

Puis Scarpia ferme les portes, signe un sauf-conduit pour la belle Tosca et son cavalier. L'échéance est arrivée. Mais quand il vient pour réclamer son dû, elle lui plonge un couteau à pain dans l'estomac. Il râle...

Et de deux!...

Aussitôt elle court à la chapelle des condamnés, informer Mario de ce qui s'est passé. Celui-ci marche gaiement à la comédie de l'exécution.

Après le départ du peloton, Floria monte sur la terrasse, s'approche du corps et murmure : "Lève-toi, il est temps".

Mais l'abject Scarpia avait menti.

Mario est bel et bien fusillé.

Et de trois!...

Dans le transport de son désespoir, la Tosca crache à ces vils soldats l'aveu du meurtre qu'elle vient de commettre. Ils veulent la saisir. Elle les entortille dans son fichu et pique bravement, du parapet de la plate-forme, une tête dans le Tibre.

Et de quatre!...

"Malgré tout ce déploiement d'horreur, ce mélodrame n'est pas vivant. Il a quelque chose d'aussi abstrait, d'aussi éloigné de la vie réelle que le plus artificieusement combiné des vaudevilles".

Le public—cette bonne buse—à pourtant bien senti combien cette histoire était exagérée, fantastique, et ne s'est pas gêné de trouver ce cauchemar tout à fait gai, à cer-

tains moments sinistres où l'auteur voulait qu'il fût broyé, tordu par l'horreur du drame.

Les personnages ne sont plus que des moyens dramatiques ou des pantins sans caractère, qui poussent des hurlements ou se roulent dans des contorsions abominables. Sardou a oublié complètement l'âme qui agite ces corps meurtris pour ne s'occuper que de la situation et la rendre dans toute sa violence.

"La Tosca" nous montre un ouvrier adroit et brutal qui ramène le théâtre aux spectacles effrayants des cirques romains, sous la tyrannie des "imperatores" lubriques qui éclairaient leurs orgies à la lueur des cadavres fumants sur les croix de bois calcinées.

Dire que le même homme a écrit "Divorcés", "Nos Intimes", "Vieux garçons".

C'est drôle tout de même!...

× × ×

L'interprétation est satisfaisante. M. Lombard joue Scarpia avec une certaine maîtrise. Il est élégant, sardonique. Il dissimule la cruauté et la bassesse de ce nouveau marquis de Sade sous des dehors onctueux et polis.

Mme Vhéry s'égoïlle un peu trop dans le rôle de la Tosca. Certaines scènes sont très poignantes. D'autres—en particulier celle du 4 avec Scarpia—m'ont paru, lundi dernier, d'un emportement et d'une passion excessifs. Elle n'en est pas moins assez émouvante dans ce rôle-titre accablant. Je demanderais à M. Scheler de bien vouloir dépasser un peu avant "e lever de rideau du dernier acte. Comme ça l'auditoire ne le verra pas s'allonger confortablement, pour attendre la fin de la pièce.

× × ×

J'ai probablement mal vu. Mais il m'a semblé que les larges baies du palais Farnèse s'ouvraient sur le fleuve St-Laurent d'où émergeait le spectre noir du pont Victoria. Il m'a semblé voir se dresser sur cette toile de fond—assez réussie—les tours de Notre-Dame et s'arrondir le dôme de la Cathédrale de Montréal. Ma parole! l'on se serait cru au belvédère de la montagne, par une belle nuit d'été, contemplant à ses pieds la grande cité canadienne trouant l'ombre d'innombrables piqûres de feu.

Je persiste à croire—par respect pour la couleur locale qu'on doit toujours observer—que c'était un effet de lune.

G. DELOBELLE.

Nos petites enquêtes

MONSIEUR BERTRAND, CUMULE

La renommée "aux-cent-bouches" nous apprend que Monsieur Bertrand, notre distingué compatriote et collaborateur, est depuis peu président du Cercle Ville-Marie.

En cette qualité, il présentait mardi soir dernier, au Monument National, le conférencier de Notre-Dame, le chanoine Lesage.

Notre reporter, aux aguets, ne fit qu'un saut chez l'ami Bertrand. Il fit fait des explications.

× × ×

—Qu'est-ce que ce Cercle Ville-Marie, qui vient d'ajouter une gloire de plus à sa couronne immortelle? demande notre représentant.

M. Bertrand était pris. Non-seulement il est vice-président des E.E.D., mais encore il trouve moyen de présider aux destinées d'un cercle qui donne l'hospitalité aux orateurs d'outre-mer. C'est un cumulard. Il a juré de se dévouer tout entier aux étudiants, qui l'ont élu, et voilà qu'aujourd'hui on le prend en flagrant délit d'infidélité.

A notre question, M. Bertrand reste muet. Un sourire plisse ses lèvres, il couvre son chef d'un feutre panaché, et sort dignement.

Cette attitude nous a intrigué. M. Bertrand n'a pas voulu répondre à notre question. Et bien, nous allons la répéter ici, avec plusieurs autres. Cette affaire du Cercle Ville-Marie, paraît être quelque chose d'aussi mystérieux que la défunte "émancipation". Est-ce une loge, un club? Nul ne le sait. Nous mettons M. Bertrand en demeure de répondre.

× × ×

—Depuis quand, M. Bertrand, êtes-vous président du Cercle Ville-Marie?

—Qu'est-ce que ce Cercle Ville-Marie? Y a-t-il quelque relation entre lui et la défunte banque du même nom?

—N'est-il pas vrai, que vous êtes vous-

A. E. Ste-Marie Ltée.

ANGLE SAINTE-CATHERINE ET AMHERST

Fourrures, Chapeaux, Cravates, Cols, Gants, **BERETS**, Etc., Etc.

N. B. — 10 p.c. d'escompte aux ETUDIANTS sur présentation de leur carte d'indentité

Tél. Est 798.

Ouvert le soir.

F. M. CURRAN
CHAPEAUX ET CASQUES

352 Sainte-Catherine Est, coin Berri.
Spécialité : Marque Mansfield.

même tout le personnel du bureau de direction?

—N'est-il pas vrai que vous formez à vous seul le quorum?

—N'est-il pas vrai, que vous vous êtes vous-même élu président à la dernière élection, demandée par vous seul, tenue par vous seul et applaudie par vous seul?

× × ×
Nous comptons bien que M. Bertrand répondra. Il y a eu des abus d'autorité, que nous sommes en mesure de prouver.

Un cercle qui n'existe que pour un seul membre, lequel est en même temps le président, le secrétaire, le trésorier, le porte-drapeau, c'est tout de même un peu fort.

Bertrand, mon ami, c'est assez cumuler; si vous continuez nous vous enverrons... à Ottawa, ou à l'Hôtel-de-Ville.

PIQUE ASSIETTE.

La dette de l'Angleterre

Certains impérialistes ardents nous parlent à tout propos des dettes immenses que nous avons contractées envers l'Angleterre. Nous ne saurions trouver à redire à ces explosions périodiques d'une fidélité plus ou moins outrée, si elles ne laissent de côté un point des plus importants.

Que nous devons beaucoup à l'Angleterre, je n'ai pas à le contredire. Mais les obligations ne sont-elles pas réciproques? L'Angleterre de son côté ne nous doit-elle pas que chose?

Il est dans la vie courante une maxime que la politique devrait à bon droit s'appliquer : "Les bons comptes font les bons amis". Ils font aussi les bons sujets.

Partant de ce principe, nous allons examiner dans les articles qui vont suivre en faveur de qui se balance le compte anglo-canadien.

× × ×
Que nous doit l'Angleterre, voilà le point en litige.

× × ×
En 1760, suivant les vers bien souvent cités du poète,

Notre vieux drapeau trempé de pleurs
[amers]

Ferma son aile blanche et repassa les mers. La France épuisée par les luttes qu'elle avait eues à subir tant au-dedans qu'au dehors, avait succombé sous le nombre malgré les prodiges de valeur de ses généraux guerriers. Montcalm était tombé sur les Plaines d'Abraham, et Lévis après une héroïque résistance d'une année, couronnée par une brillante, mais inutile victoire, avait dû lui aussi mettre bas les armes, et dans un geste sublime briser son épée et brûler ses drapeaux pour ne pas les remettre aux vainqueurs.

Tout était bien fini, et le 8 septembre 1760, Montréal se rendait aux Anglais.

Une capitulation de plus de cinquante articles régla les conditions de cette reddition. Un de ces articles surtout, mérite notre attention pour le sujet qui nous occupe. C'est l'article 26 qui accorde à tout sujet français ou canadien, le droit de repasser en France, s'il ne veut pas accepter le nouveau régime.

Bien peu profitèrent de cette clause. Seuls les généraux, les principaux officiers de la colonie, et quelques gentilshommes s'embarquèrent pour la France. Le peuple et avec lui presque tous les seigneurs acceptèrent sans exiger aucune garantie la loi des nouveaux maîtres.

Ce fut le premier témoignage de notre loyauté. Nous verrons dans les prochains articles que ce ne devait pas être le dernier.

Georges COURIERES.

ETUDIANTS DE LAVAL

Déposez vos économies à

La Banque d'Epargne

De la

CITE ET DU DISTRICT DE MONTREAL

Fondée en 1846

Actif total au-delà de \$33,000,000
Nombre de déposants, plus de 100,000

Bureau-Chef et 13 succursales à Montréal

La seule Banque incorporée en vertu de l'Acte des Banques d'Epargne, fait saut affaires dans la cité de Montréal. Sa charte (différente de celle de toutes les autres banques) donne toute la protection possible à ses déposants.

Elle a pour but spécial de recevoir les épargnes, quelque petites qu'elles soient, des veuves, orphelins, écoliers, commis, apprentis et des classes ouvrières, industrielles et agricoles et d'en faire un placement sûr.

Intérêt alloué sur dépôts au plus haut taux courant

Nous vous réservons toujours l'accueil le plus courtois, que votre compte soit gros ou petit.

A. P. LESPBRANCE, Gérant.

Demandez une de nos petites Banques à domicile, ceci vous facilitera l'Epargne

Tél. Est 6131.

La chaussure SLATER est toujours la même

"SLATER BOOT SHOP"

413 Ste-Catherine Est

Spécialité : pointure étroite.

A. E. BROSSEAU.

"LE PHOTOGRAPHE CONNU"

Albert J. Gauthier

249 RUE SAINTE-CATHERINE E.T.
Près Saugouin, MONTREAL
TELEPHONE : Bureau Est 5556
Res. Est 229

MAISON BOLTE

ANGLE DES RUES SAINTE-CATHERINE ET ST-DENIS.

MM. les Etudiants y trouveront de la crème à la glace pour eux et d'excellents chocolats pour "elles"

JOHN GERACIMO

320 RUE SAINTE-CATHERINE
près de la rue Saint-Denis.

Le Restaurant populaire où les Etudiants reçoivent le plus chaleureux accueil. Qu'on se le dise!

TEL. BELL EST 4683.

Amis ! N'oubliez pas

MM. H. DESJARDINS & CHARBONNEAU,

1202 RUE ST-DENIS

(Près Mont-Royal)

qui offrent en vente des Sacs de voyages, des Valises et des Articles de Merceries.

(Spécialité : points les plus grands).

Etudiants, l'on vous fera une réduction libérale.

Annales de la vie d'une vieille fille

- 15 ans.—Elle brûle du désir de grandir et de fixer l'attention des hommes.
- 16 ans.—Elle commence à se former... l'idée de ce que l'on appelle une passion.
- 17 ans.—Elle parle de l'amour dans une chaumière et d'une tendre affection, pure de toute pensée d'intérêt.
- 18 ans.—Elle rêve une douce liaison avec un joli garçon qui lui a fait quelques politesses.
- 19 ans.—Elle devient un peu plus difficile et beaucoup moins aimable parce qu'elle commence à être un peu plus adulée.
- 20 ans.—Comme elle est à peu près ce qu'on nomme la beauté à la mode, elle se croit obligée d'être beaucoup plus fière de son esprit et de ses charmes.
- 21 ans.—Elle croit encore plus fermement à l'empire de ses beaux yeux et rêve déjà un brillant mariage.
- 22 ans.—Elle refuse un excelent parti parce que le prétendant n'est pas tout-à-fait un homme lancé.
- 23 ans.—Elle fait la coquette avec tous les jeunes gens.
- 24 ans.—Elle s'étonne de n'être pas encore mariée.
- 25 ans.—Elle devient un peu plus réservée dans ses manières.
- 26 ans.—Elle commence à penser qu'on peut à la rigueur, se passer d'une grande fortune.
- 27 ans.—Elle préfère la société des hommes raisonnables et posés aux plaisirs de la coquetterie.
- 28 ans.—Elle se borne à faire des vœux pour une modeste union dans une honnête aisance.
- 29 ans.—Elle perd peu à peu l'espoir d'entrer dans la vie conjugale.
- 30 ans.—Elle commence à craindre pour elle le nom de vieille fille.
- 31 ans.—Elle redouble de petits soins pour sa toilette, et ne dédaigne pas de faire de l'oeil à un jeune veuf, le papa de deux enfants.
- 32 ans.—Elle affecte un profond dédain pour le bal et se plaint de la difficulté que l'on a d'y trouver de bons danseurs.
- 33 ans.—Elle s'étonne que les hommes puissent laisser à une femme raisonnable pour aller papillonner autour d'une petite poupée.
- 34 ans.—Elle affecte la mélancolie et la plus joyeuse humeur du monde dans sa conversation avec les hommes.
- 35 ans.—Elle devient jalouse de toutes les femmes qu'on loue devant elle.
- 36 ans.—Elle se brouille avec sa meilleure amie, parce que celle-ci vient d'embrasser l'état de "conjungo."
- 37 ans.—Elle se trouve un peu isolée dans le monde, et passe ses loisirs à parler les autels en compagnie des nonnes.
- 38 ans.—Elle aime à parler de celles de ses amies qui ont fait de mauvais mariages et leurs infortunes lui donnent un peu de consolation.
- 39 ans.—La mauvaise humeur redouble.
- 40 ans.—Elle devient envieuse et intrigante: deux vertus qui ne font ordinairement que croître de jour en jour.
- 41 ans.—Comme elle est riche, il lui reste encore l'espoir d'attirer à elle, quelque bel adolescent qui n'aurait pas de fortune.
- 42 ans.—Cet espoir même est déçu; elle commence alors à débâter contre le sexe orgueilleux et perfide.
- 43 ans.—Elle prend goût aux racontars et à la médisance.
- 44 ans.—Elle se montre très sévère pour les moeurs de son temps.
- 45 ans.—Elle se prend d'une passion subite pour un jeune et bel étudiant, à demi fortuné, qui est presque son neveu.
- 46 ans.—L'abandon et le mariage de ce nouveau favori la mettent en fureur.
- 47 ans.—Elle désespère de son avenir et commence à humer du tabac.
- 48 ans.—Toutes ses affections se concentrent sur une demi-douzaine de chiens et de chats.
- 49 ans.—Elle garde auprès de ses rhumatismes une pauvre parente pour l'aider aux soins de sa ménagerie et supporter le poids de sa mauvaise humeur.

50 ans.—Elle se retire tout-à-fait du monde et meurt quelques années plus tard sans être regrettée de personne, pas même des colatéraux auxquels elle laisse à partager une assez jolie fortune.

PETIT HERITIER.
("Journal des Etudiants", 1895).

"Mon Pays, mes Amours"

Nous avons parcouru très rapidement le volume de vers que M. Désilets a bien voulu nous faire parvenir.

Dans ce recueil, notre confrère chante amourusement et religieusement la Terre Canadienne. Et il la chante en des strophes émouvantes et larges:—

La majesté du fleuve a fait battre ton coeur,
Riverain de l'eau calme où se mire l'étable,
Et, bien qu'on ait un jour, avec un ris moqueur
Méprisé ton amour profond, invulnérable,
La majesté du fleuve a fait battre ton coeur!

La majesté du sol éveille ton courage,
Semeur des blés sacrés d'où sortira le pain,
Tu n'auras point courbé ton front devant
[l'orage,
Pier tenant de la terre où germe le bon
[grain.

La majesté du sol éveille ton courage.

"Si l'âme du poète embrasse pieusement la terre, elle aime aussi rêver sur les traces de l'homme. Douce et pensive, elle va à "la Maison qui meurt", aux "volets de pruche noire", au "vieux banc de cèdre, dans la sapinière. Pleine de tendresse, elle va à l'Autonne, au rivage, à l'humble village baigné de crépuscule, et à l'Hiver, divine blancheur où se bottit, courageuse et gaie, la Maison canadienne.

Devant toute la vie et toutes les choses évoquées par le jeune poète, je voudrais m'arrêter pour l'en louer, car, ici attentif seulement à suivre son âme, je ne me laisse pas distraire par les négligences de sa lyre. Découvrir un nouveau poète m'est une joie et je trouve honneur à l'annoncer à mon pays.

Si rêveur devant les horizons de la patrie matérielle, M. Désilets ne s'émeut pas moins devant les horizons de l'âme canadienne. Les psaumes semés par les moines sur "le sommeil de leurs aïeux mystiques" les saluts nocturnes, l'alleluia des cloches revenues de la Ville Eternelle, le prêtre, la fête du Pain de Vie, l'âme soumise au Sauveur, toute cette gerbe de poèmes, disent sa belle foi, son espérance ailée, qui l'élèvent aux Sommets divins.

Chantre de la Terre chantre des Aïeux, chantre de la Foi de chez nous, ce jeune poète, déjà si personnel, éveille en nous les plus belles espérances.

Poète fier et noble, garde ton feu, ta foi, ta chanson: Reste tout entier à ton pays. Reste enveloppé de ton beau rêve, de ton jeune amour. Travaille, chante, et sème ton âme dans la Terre natale.

Les ennemis de la langue ont souhaité voir s'ouvrir son tombeau sur le Cap Diamant, quand ceux qui la parlent se levèrent chez nous pour fêter sa douceur et sa vaillance. Poète, dont le vers nous berce, fais sonner dans tes strophes les mots chantants de cette langue divine, et va crier le long du fleuve qu'elle est toujours vivante et généreuse, et, selon le rêve des ancêtres, gardienne de la Laurentine".

(Albert FERLAND).

Mon Courrier

VIC.—Cette fois encore, nous avons été forcés de mettre aux archives votre joli dessin. Il nous est arrivé trop tard pour être inséré dans le dernier numéro. Nous le gardons... pour la Pâque prochaine.

R. B.—Le manque d'espace nous empêche de publier votre article.

Jean d'ISCRET.

DEUX VERS JUMEAUX

Gal, amant de la reine, alla, tour magna-
[nime!
Galamment de l'arène à la tour Magne, à
[Nimes!

Librairie Saint-Louis

Papeteries, livres, journaux, jouets, impressions et reliure, etc., Cadeaux pour les fêtes, calendriers de fantaisie, agendas et almanachs pour 1913.

Tél. Bell Est 2660

288 Ste-Catherine Est, près St-Denis

NATIONOSCOPE

SEMAINE DU 31 MARS 1913.

"LE FORGERON DE CHATEAUDUN"

THEATRE-NATIONAL

SEMAINE DU 31 MARS 1913.

"AS-TU VU LA REVUE?"

Ecoute bucheron, arrête un peu le bras..

Les hommes de ma génération qui ouvrent, par hasard, un programme scolaire, sont stupéfaits de constater les bouleversements qui, en quelques années, en quelques mois presque, ont transformé du tout au tout les études classiques. Déjà, le grec est facultatif comme le japonais ou l'équitation. Quant au latin, il ne manquera point de suivre prochainement le même chemin.

Les causes de cette liquidation sont des plus amusantes à observer.

D'un côté, nous avons eu des gouvernants qui, n'ayant jamais eu d'instruction publique ou privée qu'au ministère, ont, tout naturellement, supprimé sans difficulté ce qu'ils ignoraient. De l'autre, nous avons eu des universitaires, érudits sans doute, mais qui, dans un étrange esprit sectaire, ont considéré le grec comme un honteux vestige d'un autre âge, et le latin comme entaché de congréganisme. Et, tout tranquillement, par ignorance ou par esprit sectaire, l'étude de tout ce qui fait le fond même de notre langue et de nos idées a été supprimée de l'Université.

Comment s'étonner dès lors que nos idées soient aujourd'hui sans racines et notre langue sans voix?

Je possède une ancienne gravure d'Epinal, âgée d'une centaine d'années: elle me paraît avoir, à ce propos, tout le bon sens et toute la sagesse d'une grand-mère. Elle représente un bucheron perché en l'air sur une branche d'arbre qu'il est en train de scier au ras du tronc. Un passant charitable l'avertit de sa chute prochaine en des termes du reste assez libres, et je n'ai pas besoin de vous dire que l'inévitable chute termine cette rapide histoire.

A force d'émonder nos programmes et de scier la branche où reposent nos études secondaires pour la séparer du tronc ancien, nous ne manquerons pas de nous trouver bientôt à notre tour dans la même position ridicule. C'est ce que certain seigneur du dix-huitième siècle, qui, malgré ses cruautés, avait tout au moins le mérite de conserver quelques souvenirs classiques, exprimait en ces mots:

Degringolavit de branca in brancam et fecit pouf!

G. de PAWLOWSKI.

Conférence de M. Edouard Montpetit

M. Edouard Montpetit donnera lundi prochain, sous les auspices du Cercle Laval une causerie sur "Les origines de l'Action sociale", à la salle de la Faculté des Arts, à 8.00 heures précises.

Nous ne saurions trop engager les camarades à y assister.

QUATRAIN

On est jeune, on respire, on s'aime, on se [le dit;
Puis un jour on vieillit, tout en restant le [même!...
Si le malheur survient, bien vite on le [maudit,
On le laisse passer et puis... toujours on [aime!
MARC.

L' "ETUDIANT"

EST EN VENTE AUX
ENDROITS SUIVANTS

LE RESTAURATEUR DE LAVAL.
LIBRAIRIE SAINT-LOUIS.

288, rue Sainte-Catherine-Est.
MAULOUX & FRERES, 252, rue Saint-Denis
J. PONY, 274, rue Sainte-Catherine-Est
DEOM & FRERE, 71, rue Sainte-Catherine-Est
C. A. BOLTE, 208, rue Sainte-Catherine-Est
(coin Saint-Denis).

M. AIME LAVOIE, Coin Rachel et Coloniale
MM. GUENETTE, SENECAI, St-Denis
M. DUMONT, St-Denis (Près Mont-Royal).
M. J. H. LANGEVIN, Coin Marie-Anne et Berri

"Zoseph et Auguste Charlot"

(Histoire véridique et pascale)

A l'aube de Pâques. Soleil naissant. Beaux habits sur les humains. Joie dans l'air. Bruit de pas sur l'asphalte des trottoirs. Zoseph et Charlot s'en vont d'un pas pressé. Ils s'arrêtent devant l'établissement d'un cirque de bottes. Entrent et s'assoient. Zoseph, l'élégance incarnée, qui ne se chausse jamais ailleurs que chez Dus-sault, rue Sainte-Catherine, près Saint-Denis, présente sa chaussure au "signor" frot-teur. Charlot qui habille ses pieds chez les Juifs, présente aussi sa chaussure...

En un clin d'oeil, Zoseph voit sa botte reluire du plus vif éclat, et le malin pense en souriant aux alcoolètes sans nombre qui, se laisseront prendre à ce miroir nouveau genre.

Charlot? ah oui! Charlot, eh bien?... dois-je vous le dire: le Grec frotte encore!

Une toile fortement impressionniste

"Station balnéaire"—Cabassol avait un vieil ami, le père Bonifaciès, malade, impotent, auquel tout déplacement, toute villégiature étaient impossibles. Les désirs que l'on ne peut satisfaire sont toujours les plus impérieux; Bonifaciès rêvait d'aller passer quelque temps au bord de la mer, et l'irréalisation de son rêve occasionnait chez lui une sorte de folie furieuse qui le rendait enroué comme les averse sinon dangereux, puisqu'il était incapable de se mouvoir.

Mme Bonifaciès, dont l'existence devenait impossible, appela Saturnin Cabassol, qui lui promit assistance. Il rentra chez lui, prit ses pinceaux, sa palette et peignit "Station balnéaire".

Quand "Station balnéaire" fut terminée, Cabassol la fit transporter dans la chambre à coucher du vieux malade puis, ayant revêtu celui-ci d'un complet de flanelle blanche, l'ayant coiffé d'un chapeau de paille, et chaussé d'espadrilles, il l'assit sur une chaise percée devant le fameux tableau.

Huit jours durant Bonifaciès fut maintenu dans cette position; le huitième, il trépassa... Vous croyez peut-être qu'il était mort de langueur? Détrompez-vous, un docteur mandé déclara simplement que l'air de la mer ne convenait pas aux vieillards!

TRIBLA.

Chronique Universitaire

PAQUES

Le jour de Pâques est déjà passé et nos vacances sont terminées ou à la veille de l'être.

Après l'avoir attendu pendant quarante jours, nous l'avons vu venir à nous, souriant et prometteur d'une température plus douce, d'un soleil plus chaud, car la fête de Pâques est l'annonce, le messager du Printemps qui s'en vient.

Pour la petite conventine et le collégien c'est simplement un temps de vacances, un congé dans la famille. Pour la jeune fille du monde, c'est le temps d'étréner costumes et chapeaux: ce n'est rien de plus, rien de moins.

Pour l'étudiant, c'est la dernière étape avant les examens de fin d'année: c'est bien souvent un temps d'étude, de travail.

Je me plais à croire que les vacances furent exquises et bien goûtées à celles-là et à ceux-là qui les désiraient depuis si longtemps.

J'aime à me rappeler que le jour de Pâques fut ensoleillé et propice à nos amies pour l'étalage de leurs toilettes.

Enfin, puissent les travaux de ceux de nos confrères qui ont consacré à l'étude le temps que d'autres ont vécu dans les délices de Capoue, être couronnés de succès.

× × ×

LECTEURS. PARDONNEZ-LUI, CAR...

J'ai demandé à Rikan, dans ma dernière chronique, pourquoi il insultait la faculté de droit, il y a que quelques semaines: la question était facile à poser, mais mon confrère de la "Presse" n'a pas trouvé aussi simple d'y répondre.

Il s'est attaqué à mon humble personne et m'a déclaré samedi dernier que ma chronique était "terne" et "fade"—quelqu'un lui a dit cela et il me l'a répété;—moi-même d'ailleurs je l'ai trouvée "terne" et "fade" je me suis aperçu qu'en m'occupant de lui je n'avais pas réussi à susciter d'intérêt chez mes lecteurs: c'est que, voyez-vous, le personnage dont je vous parlais est plutôt insignifiant chez nous.

Je regrette un peu, en écrivant ceci, de donner tant d'importance devant le grand public, à quelqu'un qui n'en a pas du tout à l'Université; mais croyez que si je lui fais encore une fois le plaisir d'avoir son nom dans notre journal, c'est que je crois avoir là, sous les yeux, un type intéressant au point de vue psychologique et qu'il me p'aît d'en parler pour ramener à ses justes proportions un jeune homme qui se voit toujours lui-même avec un verre grossissant.

En somme, Rikan est un fort honnête garçon, mais il a le grand défaut de s'attribuer à lui-même plus d'esprit qu'il n'en a en réalité et il tâche d'en faire tant qu'il peut; que voulez-vous, c'est sa marotte à lui: ainsi vous comprendrez facilement qu'il se soit efforcé d'être malin à mon égard, moi qui ne partage pas entièrement l'enthousiasme qu'il a pour sa propre personne... et je ne suis pas le seul.

"Se croire un personnage est fort commun au quartier latin", mon ami a été atteint par le microbe...

Si sa chronique n'avait fait naître en moi un sentiment de pitié, je vous avoue qu'à mon tour j'en aurais bien ri—ce qu'il prétend avoir fait pour la mienne—car j'y ai bien vu que notre délicat (!) polémiste se prenait au sérieux: imaginez-vous qu'il m'accuse de n'avoir pas réfuté dans mon dernier écrit ses invectives de l'autre jour!

Mais mon lourd, mon vieil ami—il m'appelaient le jeune Hermil, samedi—mon vieil ami Rikan croit-il qu'à sa suite je vais escalader tous les sommets de la sottise et répondre à ses injures par des injures?

Ah! si mon confrère de la "Presse" avait prouvé quelque chose, s'il avait discuté sérieusement la conduite présente des E.E.D., plutôt que de les insulter, qui sait? peut-être l'en aurais-je approuvé, félicité et applaudi; je veux bien croire que ceci ne l'aurait aucunement ému, mais du moins aurait-il conservé l'estime de tous les gens sensés.

Hélas! c'est ce qu'il n'a pas fait car autrement il n'aurait pas été le Rikan que nous connaissons, mais un Rikan posé et réfléchi.

Jacques HERMIL.

× × ×

CHEZ LES E. E. D.

La Faculté de Droit, lors d'une assemblée, qui fut convoquée, avant les vacances par

Parlons français Salon de printemps

Il est vraiment consolant de voir combien les Canadiens-français se ressaisissent de toute part pour donner à leur langue le rang auquel elle a droit et l'attrait que nous connaissons au français correctement exprimé.

Ce dont je me réjouis particulièrement, et je veux profiter de l'occasion pour en féliciter cordialement les étudiants, c'est de constater qu'il y a un progrès sensible dans le langage de la gent étudiante. Plusieurs d'entre eux font des efforts louables pour améliorer leur parler français, et ils y réussissent. Voilà, il faut vouloir!

Mais d'un autre côté, ne nous faisons pas illusion. Il nous suffit encore, malheureusement, de parcourir les corridors de Laval pour nous convaincre que le langage n'est pas épuré comme il devrait l'être chez nos hommes de demain.

C'est à parler correctement, mes amis, que nous apprécierons la langue française, et c'est en l'appréciant que nous nous attacherons à elle. Alors nous ne serons plus épris de cette étrange vanité, dont M. Etienne Lamy parle avec tant de mépris, de nous assimiler la langue anglaise comme langage quotidien. Elle peut avoir son charme mais elle ne l'a plus chez celui dont le patriotisme fait défaut au point de rougir de sa propre langue.

Voici comment M. Lamy lui-même nous rappelle le devoir que nous avons de maintenir les droits du parler français.

"Si, dit-il, le député élu par des Canadiens-français pour soutenir contre une majorité anglaise les droits de sa race rougit de leur langue au moment de la défendre; si l'homme d'affaires se traduit lui-même en anglais pour discuter la valeur de ses conceptions françaises et l'emploi de son argent français; si la femme élevée dans la plénitude de la culture française adopte un dialecte dont elle connaît moins la littérature et les ressources, ni les uns ni les autres n'obéissent à un devoir, ni même à une convenance, mais à une vanité. Ils sont poussés par le désir de se confondre avec les maîtres des grosses fortunes, des plaisirs mondains, des élégances sportives, des originalités qui deviennent des modes. La preuve est que dans les villages, où ces mauvaises raisons sont inconnues, les paysans demeurent fidèles au français, et en cela leur simplicité est plus de sens que le calcul des autres. L'étrange dédain que de délaissier la langue entre toutes belle, claire, faite pour les joies de l'intelligence, féconde en chefs-d'œuvre illustre en cette plénitude au point d'être choisie partout ailleurs comme un symbole de la civilisation! L'étrange modestie de n'être pas assez ambitieux pour obtenir à cette langue le même privilège au Canada où elle est chez elle, et imposer aux Anglais le respect de sa primauté, au nom même de leur culture! sans doute, les transfuges de la langue française ne se rendent pas compte qu'ils trahissent la cause de leur race".

Mes amis, nous ne serons pas de ceux-là. Ces justes réflexions, vraies d'ailleurs comme toutes celles qui nous viennent de ce grand français, ne peuvent porter que d'excellents fruits dans le pays, et j'espère que nous jeunes gens, nous en tirerons surtout notre profit, car naturellement la race sera bientôt, ce vers quoi tendent les jeunes d'aujourd'hui.

Disons-nous donc une fois pour toutes que nous respecterons la langue de nos compatriotes anglais, mais que nous ferons aussi respecter la nôtre, et parlons français.

Maurice NORMAND.

"Les Pasquinades"

Nous accusons réception de deux exemplaires des "Pasquinades", revue des étudiants de Québec.

Il nous fait plaisir de saluer l'avènement de ce nouveau confrère.

Nos félicitations et nos encouragements lui sont acquis d'avance, puisqu'il semble entreprendre là-bas, l'oeuvre que nous poursuivons ici depuis deux ans.

Longue vie aux "Pasquinades".

Aldéric Blain E.E.D., a décidé d'attendre que le conseil de l'A. G. E. L., soit régulièrement constitué, pour considérer et discuter les concessions que l'on voudra lui faire pour son entrée dans la fédération universitaire.

J. H.

Vous sortez de là, mesdemoiselles, l'âme remplie de dégoût et vous dites: "C'est infect!"

Vous vous demandez quel sont les vandales qui ont pu ainsi saccager, salir, détériorer les meubles de cet appartement "où l'on cause".

Si nous vous faisons connaître leurs noms, prénoms et qualités, il est tout à fait probable que vous les inviteriez à votre prochain "five o'clock tea", n'est-ce pas?

LE BALAYEUR.

Condoléances

A une assemblée spéciale tenue par le Conseil, dans les salles de la Faculté de Droit, il a été proposé par M. Léonidas Bachand, maître de chapelle, secondé par M. C. A. Bertrand, vice-président:

1o. Que les Etudiants en Droit et en Loi apprennent avec douleur la perte que vient de faire leur confrère, M. Jean Trudel dans la personne de son frère, décédé à Sainte-Geneviève de Batiscan, le dix-sept mars mil neuf cent treize.

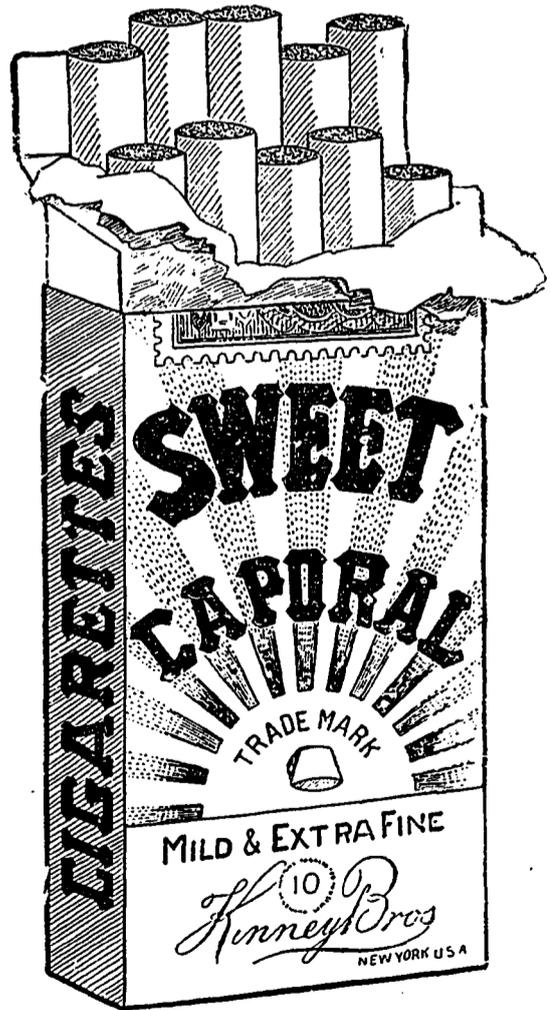
2o. Qu'ils offrent à leur confrère ainsi leurs sympathies vives et profondes à l'occasion du deuil qui le frappe.

3o. Que copie des présentes résolutions soit adressée à la famille éprouvée, ainsi qu'à l'"Etudiant" et aux quotidiens de Montréal.

ROBERT BACHAND,

Secrétaire des E. E. D.

Montréal, ce 19 mars 1913.



**LA FORME LA PLUS PURE
SOUS LAQUELLE LE TABAC
PEUT ÊTRE FUMÉ.**

Lancet.